

ABONNEMENT.

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.)
Un an, cinquante-deux numéros, \$1.50
Six mois, vingt-six numéros, 0.75
ETATS-UNIS.
Un an, cinquante-deux numéros, \$2.00
Six mois, vingt-six numéros, 1.00

LE PROGRES.

AGRICOLE, INDUSTRIEL, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

BELANGER, FRERES, Editeurs-Propriétaires.

L. C. BELANGER, Rédacteur-en-chef.

ANNONCES.

JOUR DE PUBLICATION: LE VENDREDI.

Première insertion, par ligne, 1 centin
Insertions subséquentes, 0.2 do

Cartes d'affaires, par année, \$4.00.

Annonces commerciales, et autres, traitées de gré à gré.

BUREAUX ET ATELIERS:

Maison-Twose, au-dessus du Mr. Lein de MM Dupuy & Dupuy, rue W. 1510.

Cartes d'Affaires.

F. S. A. PELLETIER, Arpenteur
L. OUS BRUNELLE, Cordonnier
J. LESPHORE LEMAY, ST. CAMILLE P. Q.
EDOUARD LAROCHE, Voiturier
W. E. IBBOTSON, Droguiste et Apothicaire
M. MCKECHNIE, rue Wellington
JOSEPH FISETTE, Armurier et Carabinier
CARTIER & BOULANGER, Pharmaciens
J. RÉDÉRIC-ST. LOUIS, Pharmacien
ST. LAURENT & BERUBE, Fermiers
THOMAS LARUE, Médecin et Chirurgien
B. LANGER & CHAGNON, Avocats
BELANGER & BROUILLET, Avocats
MELTON & CALDER, Avocats
BROOKS CAMIRAND & HURD, Avocats
NOTAIRES: ARCHAMBAULT & ARCHAMBAULT, Notaires Publics; HENRI ST. LOUIS, Notaire Public; F. X. DESROSIERS, Notaire Public; H. C. H. CHAGNON, Notaire Public; J. P. ROYER, Huissier de la Cour Supérieure; JOSEPH VERVILLE, Huissier de la Cour Supérieure; BENJAMIN LACHANCE, Huissier de la Cour Supérieure; DAMASE BENOIT, Huissier de la Cour Supérieure; PAUL VAGNOT, Huissier de la Cour Supérieure; HOTELS: DOMINION HOTEL, haute-ville, Sherbrooke; HOTEL DU CHEMIN DE FER; MOUNTAIN HILL HOUSE, 5 & 7, Côte de la Montagne, Québec; CAFE FRANÇAIS, 24, rue du Palais; HOTEL DU CHEMIN DE FER; QUEBEC CENTRAL HOTEL.

FEUILLETON.

LA ROCHE TREMBLANTE

PAR ELIE BERTHET.
V L'INCOGNU. (Suite.)

Au bruit que fit Conan en s'approchant, le voyageur tressailla et passa rapidement la main sur son visage; puis il se tourna, avec une apparence de regret, vers celui qui venait ainsi troubler sa solitude.

—Mon ami, dit-il en français avec douceur, ce pays est sans doute nouveau pour vous... Si vous cherchez quelqu'un après de qui je pourrais vous conduire ?

—Je ne cherche personne et personne ne m'attend, répliqua-t-il d'une voix sourde en baissant la tête. L'honnête vieillard ressentit comme une violente commotion à la poitrine; le son de cette voix lui avait rappelé celui d'une personne chère que plus jeunes années d'absence n'avaient pu effacer de sa mémoire.

—Que Notre-Dame d'Auray m'assiste ! murmura-t-il en attachant sur le voyageur un regard ardent; j'ai cru d'abord... il m'a semblé... mais, non, non, les morts ne redescendent pas sur la terre pour affrayer les vivants ! L'inconnu gardait toujours le silence.

—Vous paraissez venir de bien loin ? reprit Conan. —De Fessingue, où j'avais passé en quittant... Il s'arrêta brusquement. —L'Angleterre ? Londres, peut-être ? demanda le bonhomme avec vivacité; ne vous cachez pas de moi; je ne suis ni un sans-culotte, ni un patand, et j'ai deviné tout d'abord que vous aviez émigré... Eh bien, si vous revenez de Londres, par grâce, dites-moi si vous n'auriez pas entendu parler de mon ancien maître, monsieur Alfred de Kerdrén, qui n'a pas donné de ses nouvelles depuis près de dix ans ?

Conan attendait avec une vive anxiété la réponse de l'inconnu; celui-ci paraissait hésiter sur ce qu'il devait dire. —Quand on s'informe des Français retirés en pays étranger depuis le commencement de la révolution, répliqua-t-il enfin, on doit s'attendre à apprendre de cruelles infortunes... J'ai entendu parler, en effet, d'une personne qui portait le nom de Kerdrén; c'était un jeune homme qui donnait pour vivre des leçons d'écriture aux jeunes gentlemen de Londres; il avait à supporter bien des misères.

—Ce ne peut être lui ! s'écria Conan; lui, le chef et l'héritier d'une illustre famille, réduit à un tel abaissement ?... Mais pourquoi non ? reprit-il avec amertume après un moment de réflexion; il était sans ressources et il n'a pas voulu... Par pitié, monsieur, dites-moi tout ce que vous savez de mon malheureux maître ! Qu'est-il devenu ? Existe-t-il encore ?

—Je sais qu'épuisé de fatigues et de privations, il tomba malade et fut transporté à l'hospice de Chelsea; c'est miracle s'il a pu résister à tant et de si terribles épreuves. —Ainsi donc il est bien vrai qu'il est mort ? dit le vieillard en portant la main à son front; malgré moi je conservais encore un peu d'espoérance... Mais plus de doutes maintenant... je ne le reverrai plus ! Mon bon maître, mon enfant, je ne vous reverrai plus; mon Dieu, ayez pitié de lui... saint Conan, saint Dourlon, saint Michel, priez pour lui !

Et le bonhomme s'assit sur le rivage, à demi suffoqué par les sanglots. Cette douleur si vraie parut impressionner vivement le voyageur. Son visage s'anima, ses yeux brillèrent; il tendit la main vers Conan, et ses lèvres remuèrent, comme s'il allait parler... Mais une pensée modifia sans doute ce premier mouvement, car il laissa retomber avec abattement son bras le long de son corps en murmurant :

—A quoi bon ? il vaut mieux qu'il en soit ainsi !... Laissons faire la destinée. —Après une pause, il reprit :

—Courage, mon ami; si votre maître vivait encore pour supporter la faim, le froid, l'abandon, alors seulement il faudrait pleurer sur lui et le plaindre... mais la mort est la fin de tous les maux; elle ne doit pas laisser de regrets quand elle frappe un malheureux qui a épuisé la coupe des douleurs humaines.

Conan parvint enfin à modérer son affliction. —Vous avez peut-être raison, reprit-il, car il vaudrait mieux pour un Kerdrén être couché dans la tombe que de vivre dans une condition indigne et fièvre, qui n'hésita jamais dans son choix entre un acte déshonorant et une mort glorieuse... Mais si tristes que soient vos nouvelles et vos consolations, je vous en remercie; quoique vous sembliez un peu bizarre, votre voix me rappelle... Allons ! c'est une folie; mais si le pauvre Conan pouvait vous rendre service, de bon cœur.

—Merci, je n'ai besoin de rien, répliqua l'étranger en relevant le modeste paquet qu'il avait déposé à ses pieds. Puis il renfouça son chapeau sur ses yeux et butonna sa grosse vareuse, comme s'il eût fait ses préparatifs de départ. Néanmoins il ne s'éloignait pas encore.

—Vous n'êtes donc pas un émigré qui profite de l'amitié du premier consul pour rentrer dans ses foyers ? demanda Conan avec intérêt. —Qui vous a dit que je fusse un émigré ? reprit l'inconnu avec brusquerie.

Il ajouta bientôt, comme s'il eût senti la nécessité de donner des explications un peu précises : —Je suis un marin de ce pays... j'ai dû le quitter, il y a bien des années, pour quelques péccadilles de jeunesse. Depuis ce temps, j'ai vécu tantôt ici, tantôt là, dans une position misérable. Enfin j'ai résolu de revoir la Bretagne, et j'ai trouvé à Flessingue un capitaine espagnol qui a bien voulu me jeter en passant sur cette côte, à la condition que je travaillerais à la manœuvre comme matelot tant que je serais à bord... Vous venez de voir comme il a tenu sa promesse.

—Très-bien, mais n'aurait-il pas dû plutôt vous conduire à Saint-Malo ou à Brest, où vous eussiez trouvé aisément un engagement sur les navires du commerce ou sur ceux de l'Etat ? —Oh ! l'on n'y met pas tant de façons avec un simple matelot, répliqua le voyageur d'un ton d'impatience; l'île de Loch s'est trouvée sur le chemin du capitaine Diogo, et on m'a débarqué à l'île de Loch.

—Mais enfin où comptez-vous aller ? L'inconnu nomma, comme au hasard, un petit port du voisinage. —Vous en êtes loin encore, reprit Conan, et vous ne me faites pas l'effet d'être un grand marcheur... D'ailleurs, vous êtes pâle et vous semblez malade; tenez, votre main tremble (le vieillard avait saisi la main du pauvre étranger), vos dents claquent comme si vous aviez froid...

—Il est vrai, répliqua le voyageur avec effort, je suis tourmenté d'une fièvre intermittente que j'ai gagnée dans les brouillards de l'Angleterre. Elle avait disparu à peu près à mon arrivée en Hollande, mais les fatigues de cette dernière traversée l'ont fait reparaitre avec une nouvelle force. Mon émotion, en remettant le pied sur cette terre de France, que j'ai quittée depuis tant d'années, a déterminé peut-être un nouvel accès... je me sens mal à l'aise; j'éprouve des vertiges, des frissons... il faut que je me hâte d'atteindre Saint-Illé, où je pourrai trouver des secours.

—Saint-Illé ! répéta Conan, avec une sorte d'indignation; Saint-Illé ! ce nid de sans-culottes et de jacobins abominables ?... Allons, ajouta-t-il d'un ton cordial, vous avez l'air d'un honnête garçon, quoique un peu singulier; et puis vous avez de la religion; ce ne serait pas un vaurien qui se serait mis à genoux pour remercier Dieu, comme je vous ai vu faire il y a l'heure, quand vous vous croyiez seul... Enfin, vous m'avez apporté des nouvelles de mon maître, et, si mauvaises qu'elles soient, je ne vous en dois pas moins de reconnaissance. Écoutez-moi donc : je suis gardien d'une habitation qui est tout près d'ici, et qu'on appelle encore le château de l'île de Loch; venez-y. Yvonne, ma vieille compagne, vous soignera; elle a une excellente recette pour couper la fièvre, sans compter qu'elle connaît l'opéra de saint Meen, qui est le saint chargé de guérir les fièvres du pays. On vous fera un lit quelque part dans le château, et vous pourrez vous reposer un jour ou deux, davantage s'il le faut, jusqu'à ce que vous soyez en état de continuer votre voyage. Nous

ne vous demanderons rien en retour, Yvonne et moi, que de vous conter encore une fois ce que vous pouvez savoir de notre cher maître, car Yvonne l'aime bien aussi, la pauvre vieille !... Voyons, laissez-vous conduire; nous essaierons de soulager votre esprit et votre corps qui paraissent également malades.

Le voyageur semblait tout absorbé de cette proposition. Les sentiments les plus divers se reflétaient sur sa physionomie. Tout à coup il partit d'un éclat de rire sec, aigu, presque sauvage. Conan lâcha sa main d'un air fiévreux.

—Je ne pensais pas, dit-il qu'une pareille proposition dût à ce point exciter votre gaieté. L'étranger continuait de rire sans remarquer l'impudence du bonhomme.

—Pourquoi pas ! dit-il enfin comme à lui-même; pourquoi ne me présenterais-je pas au manoir de Kerdrén en vagabond et en mendiant ? Ça coup manqua pour couronner l'œuvre ! Puis se tournant vers l'ancien intendant :

—Excusez-moi, reprit-il; je vous parais insensé peut-être, mais si vous saviez de quels brusques réveils, de quels étranges contrastes, mon existence est remplie !... Ne croyez pas néanmoins que je refuse, votre offre; il me n'appartient de dédaigner la pitié de personne, je vous suivrai au château de l'île de Loch, et j'accepterai votre hospitalité.

Conan l'examina toujours avec étonnement; il y avait dans le ton de l'étranger une sorte d'ironie, un orgueil blessé qui s'accroissait mal à propos de sa situation présente.

—C'est incroyable ! dit le vieillard; plus vos actions et vos paroles sembleraient devoir me repousser, plus je me sens entraîné vers vous... On croirait que vous m'avez jeté un sort. Mais allons ! vous paraissez mal à l'aise... il faut arriver avant que la fièvre soit dans sa force... Venez ! venez !

Il ramassa son bâton et prit un petit sentier qui, serpentant à travers la vallée, se dirigeait vers la partie de l'île où se trouvaient les habitations; mais au bout de quelques pas, il s'aperçut que l'inconnu avait peine à le suivre.

—Donnez-moi ce paquet qui vous gêne, dit-il en s'emparant du chéfit mouchoir qui contenait le bagage de son hôte; appuyez-vous sur moi... Quoique mon bras n'ait pas la vigueur d'autrefois, il pourra encore vous être utile... Je voudrais que nous fussions déjà au château; cette maudite maladie va plus vite que nous.

Merci, Conan, soupira le voyageur, dont la tête ballottait déjà sur les épaules; vous avez toujours été honnête et bon ! —Conan, répéta l'intendant avec surprise; d'où savez-vous mon nom ? Qui vous a dit... —Ne l'avez-vous pas prononcé vous-même tout à l'heure ? —C'est juste... je l'avais oublié... quo saint Caradee me protège ! Je perds la raison et la mémoire.

Ils marchèrent d'abord en silence. Conan était rêveur; le voyageur semblait absorbé par ses souffrances, qui croissaient de moment en moment. Ses jambes s'embarraisaient comme celles d'un homme ivre; il lui eût été complètement impossible d'avancer sans aide. Néanmoins, quand on eut tourné la pointe de la falaise où se trouvait la cascade, le vieux Breton sentit le bras de son compagnon résister et ses jambes se raidir.

—La Pierre-Tremblante ! balbutia le voyageur d'une voix éteinte; c'est la Pierre-Tremblante ! —On se trouvait en effet devant ce monument célèbre de l'île de Loch. Le rocher avait survécu aux révolutions humaines comme à celles de la nature; mais il n'en était pas de même des clôtures qui l'environnaient autrefois. Tout témoignait d'un vandalisme barbare, d'un désir acharné de destruction autour de ce vénérable reste des religions antiques. La grille de fer et la croix qui la surmontait avaient disparu; les murailles renversées encombraient de leurs débris l'excavation au fond de laquelle s'élevait le bloc druidique. Plus d'arbustes et de fleurs sauvages, plus de mousses vertes et de festons capricieux. La pierre, elle-même, portait la trace des instruments de fer qu'on avait employés pour tenter de la briser ou de l'arracher de sa base; mais elle avait résisté à ces atteintes; les déchirures que la sillonnaient attestaient seulement l'impuissance de ses ennemis.

—Vous connaissez notre Pierre-Tremblante ? demanda Conan avec plaisir.

une nouvelle expression d'étonnement et de défiance; comment se fait-il, si vous n'êtes jamais venu ici... L'étranger eut besoin d'un effort, de vouloir tout pour pouvoir répondre d'une manière distincte :

—Je vous ai dit que j'étais né sur cette côte... Les marins du pays n'ont-ils pas l'habitude de se montrer de loin la Pierre-Tremblante, quand ils passent en vue de l'île de Loch ? —C'est vrai, reprit le vieillard en frappant la terre de son bâton, et si mon pauvre cerveau ne s'était pas subitement détraqué, je m'en serais souvenu... Eh bien ! oui, ajouta-t-il avec un *expresso* marquée de complaisance mélancolique, regardez à votre aise; c'est le rocher dont on parle tant et au sort duquel est attaché, dit-on, celui de l'ancienne famille... Depuis ces mauvais jours dont nous venons pour le pays et pour la France, il est demeuré immobile, et Yvonne assure que c'est un signe de la colère céleste.

« Peu de temps après le départ de notre jeune seigneur pour l'émigration, il arriva ici plus de deux cents vauriens, « pour en finir, disaient-ils, avec les superstitions de la Pierre-Tremblante. » Mais ils eurent beau entourer la pierre de câbles et y atteler une vingtaine de chevaux, tandis qu'eux-mêmes tiraient de toutes leurs forces, ils ne purent parvenir à l'branler. Ils y travaillèrent inutilement pendant une journée entière; bêtes et gens perdirent leur peine. Alors les brigands, furieux de leur mauvais succès, se mirent à briser grilles et murailles; ils auraient bien voulu briser la roche elle-même, mais leurs outils se rompirent avant qu'ils l'eussent entamée.

« Obligés de renoncer ce jour-là à leur projet, les dévastateurs se retirèrent en promettant de revenir le lendemain avec de la poudre et des mines pour faire sauter la pierre. Mais le ciel veillait sans doute à sa conservation; le lendemain, la méchante femme qui ordonnait ces violences, ne tint pas la parole qu'elle avait donnée de venir achever l'œuvre; on remit donc à plus tard la destruction définitive de la Roche-Tremblante. La vieille Labarre, après avoir causé dans le pays tout le mal qu'elle pouvait, se retira dans une ville éloignée où elle est morte, m'a-t-on assuré, il y a cinq ou six ans; et certes si jamais créature a mérité l'enfer... mais c'est à Dieu de reconnaître les siens ! Depuis cette époque, personne n'a songé à entreprendre quelque chose contre le monument, d'autant moins que tous ceux qui l'ont profané autrefois ont mal tourné ou péri d'une manière tragique; il est donc resté dans l'état où vous le trouvez maintenant...

Pour moi, je l'avoue, continua le vieillard avec un gémissement, en voyant encore intacte cette pierre tutélaire de la famille de mes anciens maîtres, je conservais l'espoir d'un temps meilleur pour le nom de Kerdrén. Yvonne partageait ma confiance dans l'avenir et tous les soirs, à genoux au coin du foyer, nous priions pour le retour de notre bien-aimé seigneur... Mais vous venez de m'apprendre que la Sainte-Vierge n'a pas réservé tant de joie à nos derniers jours... La pierre nous a donc trompés ! »

(A Continuer.)

Le Canada à l'Institut de France.

Sous ce titre, le Journal de l'Instruction Publique publie un article remarquable où l'auteur prend à partie un écrivain français bien en vue à Paris, et tout en lui donnant raison sur quelques points, il critique avec une fine ironie les appréciations malveillantes que ne ménage pas M. Francisque Michel touchant ce qu'il appelle le « patois canadien. » Il est vrai qu'en général, nous parlons négligemment la belle langue que nous avons reçue de la France : cela s'explique par le fait que nous sommes ici isolés, en contact journalier avec des populations étrangères, sans relations suivies avec notre ancienne et toujours chère mère-patrie. Nous n'avons pas cette pureté d'accent et cette élégance de diction qui charment l'esprit autant que l'oreille; mais après tout, ce ne sont point là de si graves défauts pour que des voyageurs qui ne font que passer parmi nous soient excusables d'exagérer ensuite comme à plaisir ces imperfections de langage qui résultent surtout de la condition particulière de notre état social. Souvent même, il leur arrive de prêter gratuitement à nos compatriotes des mots, des locutions saugrenus qui étonnent ceux à qui on les attribue. M. Francisque Michel vient d'ajouter à la liste déjà trop nombreuse des hommes de lettres légèrement nomades qui, sans ce rapport, ont manqué envers nous de justice, et nous sommes heureux de voir ses inexactitudes si bien relevées dans l'article que nous signalons au début. Nous le reproduisons ci-après, nul doute qu'il sera lu avec plaisir :

Nous sommes toujours fiers de faire parler de nous à l'étranger, surtout en France. Mais nous tenons à ce que l'on ait de nous une opinion juste dans notre ancienne mère-patrie, et rien ne nous blesse tant que les appréciations de certains publicistes qui semblent avoir vu notre pays à travers les lunettes de la fantaisie. Pour ceux-là nous sommes sans pitié, et plus d'un d'entre nous a juré d'aller les dénoncer jusqu'à Paris. On comprendra donc pourquoi je veux ici analyser une étude faite par un écrivain sérieux.

Je citerai d'abord cet extrait qui me semble renfermer une critique bien méritée :

Ce qui choque inévitablement une oreille française, ce sont les cahots et les chutes dans la conversation, même parmi les gens lettrés, ainsi, fréquemment, les Canadiens-Français du meilleur monde hésitent, bégayent pour attendre le mot propre, la tournure de phrase qui leur font défaut. D'une période qu'ils n'ont point achevée, ils passent à une autre qu'ils ne complètent pas davantage, et à la fin ils suppléent à ce qu'ils voudraient dire par cet idiotisme de la conversation anglaise : *vous savez, vous savez*.

Ces lignes sont extraites d'un article publié dans la *Revue Britannique* par M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, section de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'auteur ne laisse pas de nous vouloir du bien, et plusieurs de ces appréciations, à part celle que nous venons de reproduire, sont assez justes; mais la manière générale de l'article est absolument fautive. Ainsi l'auteur raconte qu'il a fait une promenade dans nos campagnes ou dans les faubourgs de nos villes, qu'il a conversé avec un épicier, avec un paysan, avec son cocher, et il bourre cette conversation de tous les mots inconnus à l'Académie qu'il a pu recueillir durant le temps de son séjour au Canada. Il laisse croire qu'un seul interlocuteur lui a révélé tout ce dictionnaire inédit et il ajoute ensuite : « Notre langue chez eux [les canadiens] semble perdre du terrain. » En usant d'un pareil procédé, il ne pouvait arriver à une autre conclusion. On sait pourtant que le contraire est vrai, et que, depuis dix ans surtout, le français fait de notables progrès dans notre pays, où, si l'on veut, regard le terrain perdu et se dégage graduellement de son alliage d'anglais.

Il y a plus. L'auteur assure qu'il a entendu des forestiers chanter dans leurs *cassots* (pour canots) d'écorce; que son cocher avait beau *écourdir* son cheval, le *pourriou* n'était pas plus *véloce*; qu'à Montréal, un passant répondit à l'interpellation en disant : « M'sieu, je n'entends pas l'anglois. »

Cela rappelle la phrase que le pianiste Kowalski met dans la bouche d'une femme distinguée de Québec : « Voilà ma *folle* qui *dévalle*, » pour dire : Voici ma famille qui arrive.

En lisant ces choses, pauvres canadiens que nous sommes, nous nous avouons dans l'intimité que ce n'est pas sur tout la connaissance du français qui nous fait défaut, mais bien l'esprit d'observation; car de toute notre vie nous n'avons pas vu un étranger voir dans notre pays en le traversant à la course, pour y jouer du piano dans un concert ou simplement pour se rendre à l'école.

« Nous résistons pas à la tentation de laisser la parole à M. Francisque Michel lui-même, après nous être écoutés parler par sa bouche :

« Il n'y a pas d'anberge dans la paroisse; mais besoin y en a-t-il ? chacune des maisons dont elle se compose est une excellente hôtellerie, prête à s'ouvrir à voyageurs. Frappez à la porte de n'importe laquelle... Après la pansie vient la danse, dit le proverbe; les canadiens, qui nous l'ont emprunté, le mettent en pratique, avec cette différence qu'ils se sont plus attachés à conserver nos vieilles chansons que nos contredances d'autrefois, remplacées aujourd'hui par d'autres venues d'Angleterre, notamment par celle qui est connue sous le nom de « *Spread the plough*. » Jean-Baptiste est celui qu'ils se donnent...

« Comme on le voit, si le « patois » canadien mérite d'être étudié, il y aurait aussi une jolie étude à faire sur le patois de M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, section de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Mais il y aurait une étude encore plus piquante à faire sur cet écrivain. Veuillez rapprocher de la « critique méritée » que j'ai reproduite plus haut, les lignes suivantes extraites des *Mélanges* de M. Hubert Larue, page 21 :

« Ils sont bien rares ceux d'entre nous qui, dans la conversation ordinaire, n'hésitent pas, ne bégayent pas à tout instant, pour atteindre le mot propre, ou la tournure de phrase qui leur fait défaut. D'une phrase que nous n'avons pas complétée nous passons à une autre que nous ne complétons pas; et, à la fin, nous suppléons à ce que nous voudrions dire par ces mots : « *Vous savez, vous savez*. »

M. Francisque Michel dit, dans une note où il cite plusieurs opuscules canadiens, (que le travail de M. LaRue lui a « beaucoup servi. » Personne n'en doutera. Lisez encore et comparez :

M. LA RUE, M. MICHEL.

« tout naturellement dieu d'une manœuvre déloyale, d'un vendage des marchandises mouil- leur des denrées du les. Les commis- voisins. Les mé- marchands vous mes vous présen- prés en tont des tent des gants de gants de kid, et s'of- kid et s'offrent à frent à les *strétcher*; ils Ils veulent vous vous proposent une vendre un *scarf*, *scarf*, un *cloud*, des au plus bas prix, *hoops*, qu'ils vous pour du *cash*, parce *changeront* au plus qu'ils *clairent* leur juste prix pour du magasin et videt *cash*, parce qu'ils leur *s'ock*. Ils affi- *clairent* leur maga- chent parfois dans sin et videt leur leurs vitrages des *stock*. Jetez plutôt placards impaya- bles; tout le monde *bills* affichés à leurs a vu celui-ci : *Gran- carreaux : Grande de vente pour videt. vente pour videt.* Les marchands de farine exposent à fleur de farine (c'est vos yeux des *sim- ples* pour *simples*, *flour*) exposent à échantillons ) de votre vos des *sim- ples*, c'est à dire des leurs produits.

« Il est entre bien échantillons (saut d'autres, une tour- nus de phrase doit du pays... Les avocats abusent singulièrement et tics, dans la Cham- bre des Communes bien une fois pour d'Ottawa ou dans toutes, banir de leurs locutions ju- diciaires. A tous nombre de locu- tions, nous les tions réprouvées entendez s'écrier : par la grammaire « Vos honneurs sa- vez, vos honneurs *comprenez*. » La les orateurs disent construction gram- maticale exigeraient « Vos honneurs sa- vent, *comprenez*, » au vos honneurs lieu de « Vos hon- neurent. » Le verbe *savet*, vos *vo*, parait-il, à honneurs compren- la troisième per- sonne du singulier factieux auquel je au futur présent, signais un pareil acce- l'acé au mot « Vo- louséisme, cherchait tre honneur, aurait à le justifier en une condescendance m'objectent le scan- désagréable pour dale qui arriverait l'oreille... Je n'en si, s'adressant à un droit pas plus à législateur ou à l'adresse de son magistrat, un ora- vateurs... lorsque leur ou un membre vous avez le mal- du barreau lui di- heur de leur dé- sait ! « Votre Hon- plaie, rien ne les nous verra. » Il y embarasse nous aurait, ajoutait-il que de vous *capias- capiaser*.

« Et ainsi de suite; tout le travail de M. LaRue y passe. La seule différence entre les deux auteurs, c'est que l'un donne comme fautes générales, comme notre langage habituel, ce que l'autre nous reproche, à nous, ses compatriotes, comme de trop fréquentes exceptions et nous signale comme un ridicule eu même temps qu'un péché. Et néanmoins l'écrivain français reprend M. LaRue pour avoir dit en Canada. De sa part, cette critique frise l'ingratitude.

M. Francisque Michel est fait remarquer par une histoire du commerce de Bordeaux et par ses recherches sur le pays des Basques; espérons que dans ces deux ouvrages il s'est montré plus original que dans l'étude dont nous venons de donner un aperçu.

Sitting Bull.

Un correspondant de la Tribune de Chicago, fournit les intéressants détails qui suivent sur le fameux guerrier Sioux :

« Pendant mon séjour au fort Seward, j'ai appris l'histoire complète de Sitting Bull. C'est un Sioux Teton, âgé de 35 ans seulement. Le capitaine McGarry, du *steamer Benton*, l'a connu pendant bien des années aux postes commerciaux du haut Missouri. Il trafiquait principalement au fort Peck, mais, ses dernières années, sa bande et lui ont suivi le buffle au nord des rivières Souris, et Pembina, et ils échan- gèrent leurs langues fumées et leurs fourrures contre des fusils et des munitions, avec les métis français du Manitoba. Sitting Bull a été converti au catholicisme par le célèbre jésuite français, le père de Smet, dont il était l'ami et qui lui a appris, à lire et à écrire le français. Il a toujours dédaigné d'apprendre l'anglais, mais il est bien versé dans la littérature française. Il connaît aussi l'idiome du Dakota, et on le dit plus grand orateur que Little Phasant, chef des Yanktonais. Le capitaine McGarry dit que Sitting Bull a lu l'histoire des guerres de Napoléon et qu, dans des propos graves, il prend pour modèle le Petit Caporal. Malgré les bruits contraires, Sitting Bull n'a jamais accepté de propositions de paix. Il a toujours été pour les Américains le sauvage vindicatif et implacable qu'étaient Schamy pour les Russes.

Jusqu'en 1868, le père de Smet a réussi à détourner les Sioux-Tetons du sentier de la guerre, mais, après le départ du père français du haut Missouri, Sitting Bull a été élu chef. Bien qu'il n'y eût pas eu d'effort organisé de la nation Sioux contre les blancs, Sitting Bull s'est toujours rangé parmi les mécontents depuis le massacre de Minnesota de 1863, époque où les Sioux furent jetés à l'ouest du Missouri dans les mauvaises Terres et les Montagnes du Dakota. Il a aspiré dès lors à devenir un chef, mais les autres chefs, Red Cloud, Spotted Tail, Little Phasant, etc., refusèrent de le reconnaître. Toutefois, grâce à son éloquence persuasive, il attira à lui de centaines de jeunes braves tant de la nation Sioux que des Crees et des Assi-

A vendre à ce bureau, Le Tableau analytique du Code Municipal de la Province de Québec, contenant les lois qui ont été promulguées pendant les dernières années.

Terre à vendre. Une petite terre de 30 acres, au canton de St. George de Windsor, à environ deux milles de l'Église, avec une bonne maison, etc., et 20 acres de terres, Prix modérés. Contentez-vous de l'adresse à L. C. BELANGER, Sherbrooke, 23 Sept., 1876.





